

# Étranger singulier ou la passion de l'exil

**francesco sinatra**

L'auteur, à partir de la demande la plus pressante de l'étranger de se voir reconnaître comme être singulier, articule la thèse de Freud de l'*Inquiétante étrangeté* (qui renvoie au retour du refoulé), avec l'analyse de Masud Khan liée aux mouvements de la méconnaissance à la reconnaissance de l'Autre. L'exilé est étranger à sa mère et il est amené à parler la langue du père (langue parternelle au sens d'une langue qui fait office de fonction paternelle). C'est à partir de cette traversée de son propre exil qu'il peut se reconnaître. Paradoxalement, c'est donc en pays étranger ou face à l'étranger, que l'appel du familier se manifeste dans toute sa force pulsionnelle. D'où le sentiment d'étrangeté qui, d'abord pénible état de déracinement, pourra ensuite être investi comme tremplin même de la création du sujet. C'est en pays étranger, qu'il est possible de découvrir la terre promise du sujet qui lui est plus familière que la terre natale de jadis. L'originalité du sujet prend place au lieu des origines et la passion de l'exil mène irrésistiblement au désir du sujet, cet étrange singulier qui nous appelle.

L'étranger est en nous et lorsque nous fuyons ou combattons l'étranger, nous luttons contre notre inconscient – cet « impropre » de notre « propre » impossible.

Julia Kristeva, 1988

## Mise en scène de l'étranger

Ce que demande d'abord et avant tout un étranger, c'est d'être reconnu dans son étrangeté et dans sa différence comme être singulier. Tout sujet n'est-il pas qu'un étrange singulier? Dans cette étonnante réciprocité, d'étrangeté et de singularité, seul le retour du refoulé pourra rejoindre le familier dans la maison du sujet. L'étranger a donc comme fonction d'être révélateur du singulier. L'exil n'aurait de sens qu'à la condition de donner asile à la parole.

Freud dans son essai *L'inquiétante étrangeté* (1919), redéfinit la problématique du familier et de l'étranger ainsi que celle du sentiment d'inquiétude que génère le fait de ne pas se sentir « chez soi ». Et nous parlons paradoxalement de l'étranger singulier pour mettre face à face le familier et l'étranger. Par ailleurs, tout singulier est étrange bien que toute étrangeté ne soit pas forcément singulière : encore faut-il être chez soi...Or, ce sentiment d'étrangeté de soi-même s'accroît quand la langue maternelle perd sa place au profit de la langue d'adoption (langue paternelle au sens d'une langue qui fait office de fonction paternelle). Celle-ci opère une mise à distance de l'objet primitif d'amour pour laisser libre cours au discours du sujet.

« Vous n'y arriverez pas, si vous ne retrouvez pas votre propre langue » affirme mon analyste d'un air aussi grave que celui de l'oracle de Delphes. On ne peut pas retrouver son enfance sans la langue maternelle, véhicule des signifiants, des premières sensations et des contenus prélangagiers comme les odeurs, les saveurs, etc. Retrouver l'enfance est par ailleurs, dans le mouvement régressif de la cure, un défi essentiel tant pour l'analysant que l'analyste lui-même. Mais comment y parvenir quand la langue première de l'analysant est différente de celle de l'analyste?

Qui sera le guide dans ces méandres inavoués de l'inconscient? Parler la langue de l'Autre, n'est-ce pas se situer en position de faiblesse et de soumission dans la dialectique du maître et de l'esclave? Le vrai discours, parole du sujet, ne passe-t-il pas nécessairement par sa propre langue tant du côté de l'analyste que du côté de l'analysant?

Je me souviens d'un sentiment d'incompréhension flottante accompagnant toute la première phase de mon analyse. Peur de ne pas être compris par l'Autre. Exilé dans ce lieu intime, je vivais un sentiment d'étrange solitude et d'isolement. Après quelques années, est venu un grand moment de reconnaissance de l'Autre, lorsque mon analyste m'a invité à utiliser ma langue maternelle pour aller au bout de moi-même.

Ce fut alors la grande chevauchée de l'inconscient et je me suis réjoui de parler la langue de mon enfance, mon dialecte. Bien entendu, je me permettais de traduire de temps à autre pour m'assurer d'être bien compris. Ce fut un grand tournant du transfert; la permission d'utiliser ma langue a facilité une véritable reconnaissance de mon être étranger-exilé.

*Mon analyste* ne parle pas la même langue maternelle que moi. Il m'incite à parler ma langue maternelle en stimulant mon discours et mon désir. Il est en position paternelle et moi je me sens dans un rapport de filiation langagière, malgré le fait linguistique.

*Mon patient* lui non plus ne parle pas la même langue maternelle que moi. Je prends position en partageant sa langue maternelle. Par ce fait même, son mouvement de régression est facilité. Il y a dans ce mouvement de transfert et de contre-transfert un travail de perlaboration qui nous assure l'un et l'Autre d'un territoire commun qu'on pourrait appeler interlangue.

Peut-il y avoir « confusion de langue » selon l'expression de Ferenczi, dans ce travail de traduction entre la langue de la tendresse (langue maternelle de l'enfant) et la langue de la passion (langue paternelle de l'adulte)? Par ailleurs, y a-t-il une différence entre la langue d'adoption et la langue parlée à l'âge adulte dans son propre pays d'origine?

Nous croyons que oui mais seulement quant au fait linguistique et non pas quant à la fonction paternelle. Dans un ouvrage récent d'un groupe de psychanalystes italiens, la tour de Babel de l'inconscient (*La Babele dell'Inconscio*, 1990) est prise à parti justement lorsque les langues maternelles de l'analyste et de l'analysant sont différentes. Tour de Babel... puisque le sens des mots, la chaîne des signifiants se prêtent à l'ambiguïté du discours, faussant l'interprétation.

Dans la langue s'inscrit un rapport de filiation qui sous-tend toute opération du discours ce qui rend possible un travail de création de la parole du sujet. Ce rapport s'établit comme suit :

- D'une part, l'usage d'une autre langue (langue étrangère) fournit à l'analysant la possibilité de prendre cette distance du premier objet d'amour (objet maternel) et d'adopter la langue-Autre, celle du père, qui donne accès à la parole du fils.
- D'autre part, cette conquête n'est complètement possible que si la langue maternelle est retrouvée durant la cure. Étant donné l'état hybride de l'étranger, l'autre langue nécessite l'emploi de la langue maternelle pour être véritablement parlée.

D'où la sage recommandation de mon analyste, qui me laissait entendre l'importance de la langue maternelle pour le succès de la cure. On ne peut pas se couper de la langue maternelle sans se couper de l'enfance et on ne peut pas s'y enfermer non plus. L'une et l'autre langues sont nécessaires au chemin d'Éros. Il en va de même tant pour les autochtones que pour les immigrants dans un pays.

Étranger à soi-même versus étranger à l'Autre : double versant du sentiment d'étrangeté. Un sentiment d'étrangeté à l'Autre, qui relève de la différence, et un sentiment accru d'étrangeté à soi-même, qui est un sentiment d'aliénation ultime d'être un Autre que soi. Notons que *la notion d'étranger dans ce texte réfère au sens psychanalytique que Freud en donne comme « retour du refoulé » alors que le terme d'exilé évoque d'abord et avant tout l'étranger au sens géopolitique.*

Finalement, dans le travail de la cure entre deux étrangers (ne parlant pas la même langue maternelle et n'étant pas inscrits dans la même matrice culturelle) qui se rejoignent dans une langue commune ne saura être au niveau symbolique que la mise en scène du conflit oedipien et de la scène primitive, voire du processus de différenciation et d'identification sexuelle.

S'exiler, c'est la résultante d'un double mouvement : mise à distance du familial, archaïque maternel et recherche de l'Autre (au sens lacanien du grand A), l'étranger paternel. Double face de l'inconscient où l'un fait face à l'Autre dans une mise en place du Je.

Nous proposons ici un schéma de travail qu'on pourrait nommer trajectoire de l'exil accompli :

<b>TRAJECTOIRE DE L'EXIL ACCOMPLI</b>		
Première phase	Deuxième phase	Troisième phase
<b>RUPTURE</b>	<b>RECHERCHE DE</b>	<b>INTÉGRATION</b>
avec le familial, l'archaïque	<b>L'AUTRE</b> l'étranger	du familial et de l'étranger
• langue maternelle	• langue paternelle	• langue du sujet
déracinement	adaptation	articulation

Ce tableau indique les différentes étapes de l'« iter » du sujet : du déracinement comme coupure du familial à la séparation du maternel, par l'intermédiaire du tiers et sa langue, jusqu'à l'intégration du familial et de l'étranger dans l'espace et la parole du sujet.

### **L'étranger : côté analyste, côté analysant**

Antonio, un italo-qubécois quinquagénaire, vient me voir à la suite d'un accident de travail où il a perdu l'utilisation du bras gauche, ce qui l'empêche de travailler. « Mi hanno rovinato (Ils m'ont ruiné). » dit-il en parlant de ses ex-compagnons de travail. Peut-être fallait-il prendre des mesures pour que cela ne m'arrive pas, mais ils m'ont eu! Un sentiment de familiarité s'établit d'emblée entre nous du fait de la langue italienne, notre langue maternelle commune.

D'un côté comme de l'autre, on se sent chez soi malgré la souffrance. Les souvenirs de la terre mère envahissent mon imaginaire et un sentiment de légèreté de l'être fait écho à l'accent de la langue maternelle, sentiment de réconfort de la mère, côté analyste et côté analysant. Ici la langue maternelle tient lieu et fonction de régression de part et d'autre.

Au cours du récit et du travail analytique, Antonio me fait part des cruautés qu'il a subies de la part des Allemands pendant la Deuxième guerre mondiale. Il a failli mourir deux fois, prisonnier des Nazis dans une prise d'otages meurtrière. Il l'a échappé belle!

Le trauma de jeunesse (prélude à un trauma encore plus antérieur) refait donc surface par l'éveil de ce traumatisme récent d'accident de travail où le sujet a perdu l'usage de son bras, perte on ne peut plus phallique. De plus, l'agresseur étranger à ses yeux refait surface pour lui infliger une autre violence qui lui rappelle celle de sa jeunesse où il a frôlé la mort. On sait comment ce sentiment de mort imminente peut être dévastateur.

Au fur et à mesure que le récit progresse, le patient et moi-même sommes face aux menaces de l'étranger violent et destructeur. La langue maternelle sert de lien de reconnaissance et de sécurité familiale. Ce sentiment d'appartenance de l'un à l'autre est tributaire d'une première reconnaissance qui permet le mouvement régressif comme mouvement nécessaire à l'élaboration du trauma. Plus tard, il pourra bien identifier l'agresseur et reconnaître le sentiment de l'inquiétante étrangeté.

Pourquoi Antonio s'est-il exilé? Pourquoi est-il allé ailleurs sinon pour retrouver cette terre familière, terre de l'enfant envahie par l'agresseur? S'exiler peut-être pour retrouver, pour reconstituer une terre à l'abri de l'agression de l'Autre, symbole de l'étranger envahisseur. Une foule de questions prennent forme dans mon esprit :

Être étranger, aller à l'étranger, être étranger à l'étranger, quelle en est la signification au juste? Et surtout, deux questions :

Comment ai-je pu comme analysant vivre mon analyse avec un étranger?

Comment ai-je pu accomplir comme analyste le travail avec mes patients, dans toute la gamme des variations de l'étrangeté?

Avec mes patients, j'incarne l'étranger à double titre : l'Autre qui vient d'ailleurs et qui parle une autre langue, s'exprimant dans leur langue avec un accent, et l'autre avec un grand A. Avec le temps, l'exilé prend un accent aussi bien dans sa terre d'adoption que dans sa terre d'origine. Le sentiment d'étrangeté dans la relation analytique se manifeste croyons-nous selon trois variantes : l'ambivalence, le refus et la reconnaissance :

- L'ambivalence d'une acceptation réciproque de la relation créée grâce ou malgré l'étrangeté : phase initiale de la rencontre analytique;
- Le refus de reconnaître le sentiment l'étrangeté : ensemble des résistances jusqu'à l'échec de la cure;
- La reconnaissance de l'Autre dans un contexte d'étrangeté : acceptation et progression de l'altérité.

Cette reconnaissance de l'Autre est le préambule à la reconnaissance du Je.

### **L'étranger ou la perte de la mère**

Tout sujet doit se situer face à l'étranger suite à la séparation de la mère. Camus a bien mis en évidence la nature du sentiment d'étrangeté dans *L'Étranger* (1942) manifesté à la mort de la mère de Meursault, le protagoniste. « Aujourd'hui, maman est morte » : c'est ainsi que s'ouvre le roman. Cette perte marque le début de l'exil et du sentiment d'étrangeté de Meursault. Ensuite, c'est le départ : « J'ai couru pour ne pas manquer le départ » et finalement suit la solitude : « Je vais vous laisser seul » lui dit le concierge. Même le nom de Meursault évoque d'emblée mort et solitude.

« L'étranger serait l'enfant d'un père dont l'existence ne fait aucun doute mais dont la présence ne le retient pas ». écrit Julia Kristeva. « Le rejet d'un côté, l'inaccessible de l'Autre : si l'on a la force de ne pas y succomber, il reste à chercher un chemin. Rivé à cet ailleurs aussi sûr qu'inabordable, l'étranger est prêt à fuir ». (Julia Kristeva, 1998, pp. 14-150).

Il y a là une intuition fulgurante qui associe le statut de l'étranger à la recherche du père. L'étranger serait alors symbole de l'Autre. Le pays étranger devient le seul ressort du sujet pour constituer un ailleurs de la mère, une autre terre, un autre espace.

James Joyce termine son drame *Les Exilés* (1950) avec ce dialogue saisissant entre les deux protagonistes Berthe et Richard :

Richard : Je suis blessé, Berthe.

Berthe : Blessé comment chéri? Expliquez-moi ce que cela signifie? Je veux essayer de comprendre tout ce que vous me direz. De quelle manière êtes-vous blessé?

Richard : J'ai une profonde, profonde blessure de doute.

On sait que le doute est lié au père, puisque c'est à partir de l'Autre, l'inconnu, que naît la question. Par le détour de l'exil, on semble plonger dedans.

La souffrance du déracinement mêlée à l'exaltation de la terre promise sont au rendez-vous chez l'exilé. L'étranger n'est que le résultat d'un dur combat contre l'angoisse matricide. Retrouver l'Autre ailleurs pour pouvoir construire la « scène du Je » et l'espace créateur. S'exiler c'est abandonner l'espace maternel étouffant pour recréer un espace virtuellement libre à soi. Au fond, l'étrangeté n'est rien d'autre que le « Je est un Autre » de Rimbaud. « Pourquoi avoir coupé la source maternelle des mots? » se demande Kristeva (1988, p.28). Sans doute pour retrouver la terre de l'Autre même au prix de courir le risque de mourir comme le dit Hölderlin dans une langue étrangère :

« Un signe, tel nous sommes et de sens nul  
Morts à toute souffrance et nous avons presque  
Perdu notre langage en pays étranger ».

L'étranger, cet Autre qui ne fait pas partie du groupe, celui qui est l'Autre de la famille, du clan ou de la tribu, doit retrouver une voie de reconnaissance au risque d'être méconnu par les autres et de lui-même. De la méconnaissance à la reconnaissance de l'Autre, il y a tout un parcours, un chemin difficile et périlleux.

### **De la méconnaissance à la reconnaissance**

Ce parcours de la démarche face à l'Autre, l'étranger, nous est illustré de façon magistrale par Masud Khan dans un essai qui analyse les quatre éveils de Meursault, en référence à l'œuvre de Camus. Le chemin se présente sous forme d'éveil et de prise de conscience d'être étranger, en opposition à l'état de sommeil du familier. Il est important ici d'en suivre le trajet pour en saisir toute la portée analytique.

#### ***Premier éveil : à partir de la stase de condamné à mort***

Meursault réagit en condamné à mort, à la suite de la mort de sa mère, en adoptant un comportement passif. Il est dans un état de stupeur comme un enfant perdu : état d'apathie et mort de douleur. « Le temps s'est arrêté, le passé et le futur n'existent plus, seul un certain absolu du présent tient à cette double dimension du temps » fait remarquer Khan (1983, p. 222). Il n'y a plus de temps subjectif.

Ce premier éveil, c'est donc celui du sujet qui se sent condamné à mort par manque d'assise suite à la mort de la mère. C'est l'état du sentiment d'exclusion et de déracinement propres à l'exilé.

#### ***Deuxième éveil : à partir d'un état d'innocence***

Cet éveil s'inscrit au moment où le sujet commence à éprouver de l'intérêt pour autrui et à ressentir de l'amour et de la haine vis-à-vis des autres. « Désormais sa

vie a un sens mais c'en est fini de l'innocence » (Khan, 1983, p. 232). L'innocence fait penser à l'enfance, âge où l'on peut jouer avec les autres (jeux réels et imaginaires) sans se méfier de l'Autre. Dans un monde magique, même le mauvais et le méchant peuvent être vaincus. Dans la réalité, l'innocence est impossible à soutenir devant l'inéluctable dialectique de la vie et de la mort. L'état d'innocence n'est qu'un état de relation fusionnelle à la mère avant la séparation.

***Troisième éveil : à partir d'un état de méconnaissance aboutissant à une reconnaissance de soi et des autres (passage du corporel à l'effectif)***

C'est l'éveil principal au cœur du processus. En effet : « La méconnaissance », écrit Khan (1983, p. 234), « consiste à perpétuer un rapport d'où est absente la conscience de la différenciation entre soi et l'Autre ». Du fait même, tout rejet de l'étranger doit d'abord et avant tout être interprété comme un refus de faire face au sentiment d'inquiétante étrangeté dont parle Freud; autrement dit, l'étranger en soi.

Dans ce sentiment de « fusion océanique avec l'objet » qu'est la méconnaissance, selon Masud Khan (1983, p. 237), la communication est impossible puisque l'Autre n'existe pas. C'est à partir de ce processus d'éveil menant à la reconnaissance de l'Autre, qu'une véritable relation est possible, au-delà d'un état fébrile de confusion qui dirige toute xénophobie. « Se reconnaître comme objet distinct des autres », c'est ce qui mène à la différenciation et à l'identification, voire au processus complexe d'acculturation. Reconnaître c'est aussi accepter l'Autre et par le fait même se reconnaître face à lui.

***Quatrième éveil : éveil à l'esprit, personnalisation de l'intelligence***

« L'intelligence, est pour Khan (1983, p. 242) – la source d'un acte de responsabilité éminemment humain qu'on appelle choix et liberté ». On fait référence ici à l'éveil de la conscience ou à la conscience éveillée là où une identité nouvelle devient possible, une identité psychologique du sujet. C'est la mise en place de la scène du Je. Le processus d'éveil arrive ainsi à la phase finale de l'action pour sortir de la torpeur et du sommeil d'un monde de confusion.

Ainsi, le sentiment d'étrangeté arrive à son dénouement dans cet éveil de son identité propre en tant que patient, sujet investi de pulsion. Du condamné à mort au statut de patient, l'étranger a suivi son parcours de différenciation jusqu'à la mise en place de la reconnaissance de l'Autre et de l'Autre en soi, instaurant véritablement le champ de la parole. Dans ses Carnets, Camus note : « Règle, chercher d'abord ce qu'il y a de valable dans chaque homme », comme s'il disait que nous sommes tous des étrangers. Après le processus qui nous a amenés à la reconnaissance, cette règle prend tout son sens dans les relations à l'Autre où chacun a sa valeur au delà du statut d'étranger et peut-être grâce à cela.

Les quatre éveils dont parle Khan nous indiquent donc clairement le parcours de l'étranger vers sa propre reconnaissance et son identité nouvelle. Il faut noter que chez l'étranger social, ce processus n'est qu'amplifié par rapport au sentiment de l'inquiétante étrangeté dont nous parle Freud. Mais quel est l'apport des langues,

langues maternelles et langues d'adoption dans l'articulation de la nouvelle identité du sujet?

### **L'identité à travers les langues**

Juste un mot ici pour articuler les deux langues fondatrices du sujet :

- La langue maternelle est à l'origine de la structuration du sujet car elle s'inscrit avant l'organisation langagière au niveau des racines sensorielles et corporelles du sujet. Autrement dit, elle fait référence à l'univers du rapport corporel à la mère et à tous les contenus perceptuels et émotionnels qui l'entourent. Ainsi, quand la langue maternelle devient une langue muette, le risque est grand de sombrer dans une sorte d'aliénation entraînée par la langue de l'Autre. C'est à cause de cela, et comme protection de survie, que les étrangers se regroupent ensemble pour faire revivre en exil la langue maternelle avec ses saveurs et ses couleurs.
- L'autre langue, langue paternelle, est porteuse d'ouverture de l'altérité du sujet. Mais si la langue maternelle était reniée, elle serait alors le fruit d'une organisation défensive du sujet. Un étranger qui refuse de parler la langue maternelle, laisse entrevoir le besoin de prendre une distance de la mère trop menaçante. Parler la langue du père ne serait pour lui rien d'autre que d'exprimer cette quête du père qui lui permettrait de prendre la parole. Prise de parole qui est l'éveil ultime du sujet.

Mais la tour de Babel de l'inconscient pourrait naître aussi comme conséquence de la confusion entre la langue maternelle et la langue paternelle d'adoption. « Il n'est pas possible de confondre ces deux langues sans se heurter à des difficultés majeures au niveau de l'identité du sujet sexué. Le processus d'adoption d'une deuxième langue représente véritablement une nouvelle opportunité de parcourir le chemin vers l'acquisition d'une identité plus évoluée et moins mutilée. » (*La Babele dell' Inconscio*, 1990, p.89).

Cette langue paternelle est alors la possibilité d'articuler l'identification. Que dire de ces exilés qui refusent d'apprendre la langue d'adoption se réfugiant obstinément dans leur langue maternelle? Tout bilinguisme qui ponctue les rêves et les séances d'analyse marque une tentative de reprendre contact avec le refoulé et de récupérer le monde maternel pour le réconcilier avec la nouvelle identité.

Du point de vue psychanalytique, la tour de Babel représente le moment dans lequel on prend distance de ce qui est le même; ce moment correspond à ce nœud crucial où survient la maturation individuelle caractérisée par la séparation, l'individuation et la différenciation.

### **La passion de l'exil**

Voir l'Autre, appréhender la différence, c'est cela faire face à l'étranger qui est en chacun de nous. On pourrait dire aussi que la façon de faire face à cet Autre qui

vient d'ailleurs est symptomatique de la façon d'appréhender l'altérité en nous : cet Autre qui est notre propre inconscient. « L'étranger c'est l'inconnu, quelque chose de nouveau, de mystérieux, d'étrange et de merveilleux », me dit Iso, un jeune Laotien au Québec. « L'étranger c'est quelqu'un qui est déraciné, qui s'adapte à un nouveau pays, quelqu'un qui est différent et qui a une autre vision », me dit Sara, une jeune québécoise. Freud lui-même qui connut l'exil en 1938 presque à la fin de sa vie, écrivait à son fils Ernst, déjà installé à Londres : « Deux espoirs subsistent en ce triste jour : vous voir tous réunis et mourir libres (...) Comparé au fait d'être libre, rien n'a d'importance. » L'exil mènerait donc au chemin de la liberté.

Le bonheur étrange de l'étranger c'est celui de retrouver, par ce détour de l'exil, cette partie cachée de lui-même qu'il aurait de toute façon cherchée chez lui. Le bonheur face à l'étranger, c'est peut-être de pouvoir suivre du regard l'Autre, d'en découvrir la différence et d'entendre l'écho du refoulé. « Vivre avec l'Autre, avec l'étranger, nous confronte à la possibilité ou non d'être un Autre » écrit encore Kristeva, signalant cette incontournable rencontre de l'altérité. Rencontrer l'Autre en nous ou face à nous ce n'est finalement qu'un jeu de miroir; l'un faisant appel à l'autre. Cet Autre ne demande qu'à être « re-connu », reconnaissance de l'Autre qui est aussi reconnaissance de soi. « Le visage de l'étranger brûle de bonheur. D'abord, sa singularité saisit : ces yeux, ces lèvres, ces pommettes, cette peau pas comme les autres le distinguent et rappellent qu'il y a là quelqu'un. (...) mais cette saisie qui nous captive, des traits de l'étranger à la fois appelle et rejette : je suis au moins aussi singulier et donc je l'aime, se dit l'observateur; or je préfère ma propre singularité et donc je le tue. »(Julia Kristeva, 1983, p. 93).

Finalement dans la cure psychanalytique, il s'agit bien sûr de l'écoute de l'autre, de l'inconscient, de l'inconnu, de l'étranger, mais « le pays de l'autre – comme le dit bien Serge Leclair (*Le pays de l'autre*, Seuil 1991) – n'est la terre de personne, ni d'un Lui, ni d'un toi, ni d'un moi : il s'ouvre dans l'entre-deux de la rencontre et rien n'en peut garantir les frontières puisqu'il n'en a pas. C'est un espace de libre échange de raison et de passion, un pays de l'ailleurs où fleurissent les orangers du désir et mûrissent les fruits de l'amour. Objet de mille convoitises, il s'évanouit devant la moindre tentative de mainmise. Il vit de ce qu'il est, terre de présent et de réel, l'envers d'un mirage. La passion de l'exil surgit alors comme le désir caché de l'étranger de retrouver son propre espace. »

Si la passion c'est ce mouvement violent et impétueux du sujet vers ce qu'il désire, l'exil n'est que la *conditio sine qua non* pour qu'il y ait désir du sujet. Tout mouvement d'exil n'est donc en définitive que mouvement de désir. S'exiler pour accéder à son propre désir : voilà ce qui sous-tend tout mouvement de déracinement. Les exilés ne sont rien d'autre que ces passionnés du voyage, de l'inconnu qui ont ressenti pour une raison ou pour une autre, ce besoin irrésistible de l'ailleurs pour s'inscrire en propre.

L'exil, cette ex-pulsion du pays de la mère pour aller suivre et redécouvrir les traces de l'Autre (l'étranger) dans la passion qui l'accompagne, ne constitue

finallement que les jalons essentiels de cette trajectoire de l'Étranger singulier. Passion secrète de se rendre maître de la parole et du langage dont nous sommes tous habités.

Ulysse, mythologique voyageur de l'Odyssée, et plus près de nous : Magellan, Christophe Colomb et Marco Polo – navigateurs, explorateurs de la grande époque (XV<sup>e</sup> -XVI<sup>e</sup> siècles) – nous montrent de façon exemplaire cette passion de l'exil pour découvrir l'ailleurs.

Cette passion de l'exil n'a enfin qu'une cible : déraciner la parole reçue pour enraciner sa propre parole. Comme Prométhée, il nous faudra nous approprier du feu qui seul pourra illuminer notre existence.

**francesco sinatra**

828 duluth est  
montréal, qc H2L 1B3

---

### **Bibliographie**

- Amati Mehler, J., Argentieri, S., Canestri, J., 1990, *La Babele dell'Inconscio*, Cortina Editore.
- Alexakis, V., 1995, *La langue maternelle*, (roman), Fayard.
- Camus, A., 1942, *L'étranger*, Paris, Gallimard.
- Grinberg, L. et R., 1986, *Psychanalyse du migrant et de l'exilé*, Lyon, C.L.E.
- Freud, S., 1919, L'inquiétante étrangeté, *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985.
- Joyce, J., 1950, *Les Exilés*, Paris, Gallimard.
- Khan, M., 1983, *Passion, solitude et folie (de la nullité au suicide)*, Paris, Gallimard, pp.227-261.
- Kristeva, J., 1988, *Étranger à nous-mêmes*, Paris, Fayard.
- L'inquiétante étrangeté, 1981, *Revue française de psychanalyse*, Tome XLV (3), Paris, PUF.
- L'inquiétante étrangeté, 1988, *Cahiers pour la recherche freudienne*, no 3, CREF.
- L'intime et l'étranger, 1989, *Nouvelle revue de psychanalyse*, no 40, automne, Paris, Gallimard.